



LES MODES PARISIENNES.

Chapeau et Capote de M^{lle} Romain, rue de la Chaussée d'Antin, 13 — Fleurs de Millery, éleve de Ballou, rue de Meaux, 12 — Robe de soie, façon de M^{lle} Eglantine, rue Olivier, 4 — Georges, 4 — Mantel et lingeries de M^{me} Colas, rue Vivienne, 47 — Robe de Wankin, de M^{me} Sédille, rue de Richelieu, 103 — Echarpe de dentelles des Magasins Violard, rue de Choiseul, 2 — Pavementeries et galons de Bertheley, boulevard Montmartre, 18.



MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LONJUMEAU. — MAGASINS A LA MODE. — LES PERLES (2^e partie), par M. LOUIS LURINE. — CURIOSITES THEATRALES. — RÊMES ILLUSTRES.

MODES ET FASHIONS.



Tout est abandonné par le monde élégant; la mode le veut ainsi, la mode... et les élections.

Bien heureuses sont les femmes habitant les bords de mer ou autres, car elles n'entendront pas discu-

ter sur la nécessité de telle visite, de telle démarche; il ne leur faudra pas prodiguer la fraîcheur d'une gracieuse capote de tulle au profit de la femme d'un électeur; nous disons capote de tulle, parce qu'en cette circonstance il ne saurait être question d'un chapeau à la Clarisse Harlowe; ce serait mode trop excentrique: il faut plaire, et non effrayer. — Donc, une capote de tulle ornée d'une branche de roses blanches de baie, — une robe de barège garnie de plusieurs volants bor-

des de petits effles. — ou bien encore une redingote en taffetas gris-vert glacé blanc, brodée devant au passé et au crochet, ou brodée de passementeries légères, — des bottines de la couleur de la robe, — un modeste mantelet de mousseline blanche bordé au crochet, voilà qui est simple, et qui peut constituer une toilette d'été.

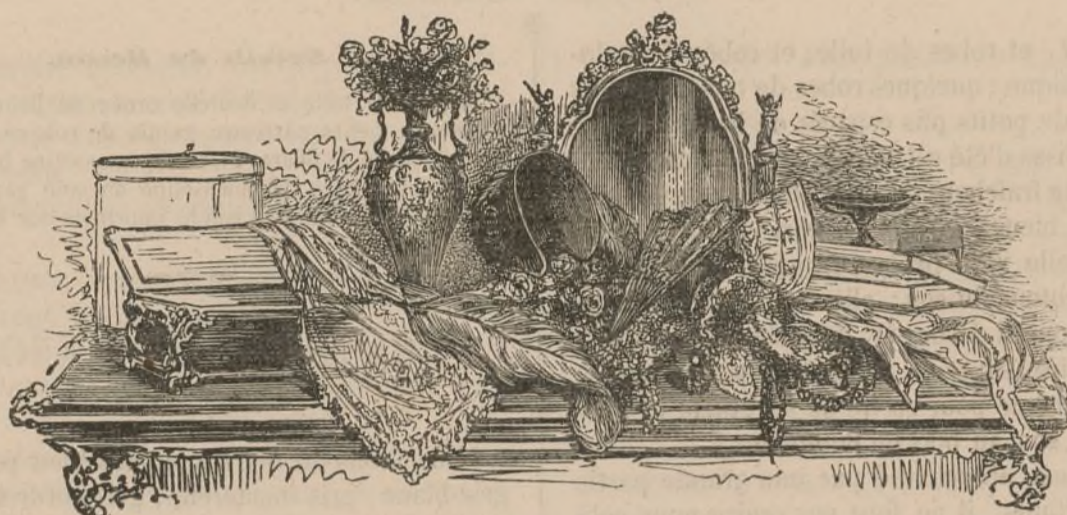
A Bagnères et à Baden, c'est bien différent; un peu d'extraordinaire dans la mode est permis, et l'on voit une jeune femme en chapeau de paille de riz à la Clarisse Harlowe, orné d'un seul d'herbes vertes mêlées d'une longue fleur blanche qui suit assez la forme de l'herbe. — S'il fait très-chaud, elle portera une robe ouverte en mousseline brodée au crochet dont les devants seront garnis d'une petite dentelle; — son mantelet sera en mousseline unie garnie de dentelle, en taffetas blanc ou en taffetas rose bordé de volants découpés; enfin ce mantelet sera toujours très-élégant. — Les redingotes de taffetas blanc fermées par des grelots en perles, les robes de mousseline de soie à manches courtes avec canezons brodés et à petites manches sont encore très en faveur pour ces toilettes de matinée.

Le soir, les jours de bal, on pourrait se croire dans un salon d'hiver; car ce ne sont que guirlandes et robes de bal, sauf que les toilettes sont plus fraîches que riches: ainsi il y a beaucoup de robes de tulle rose ou blanc à trois et quatre jupes rattachées par des agrafes de fleurs, — des robes garnies de bouillonnés de tulle avec des perles bouillonnées ou à corsages drapés, et ornés d'une page sur les épaules, — des robes de taffetas garnies de volants de crépe découpés. Les jeunes person-



LES MODES PARISIENNES.

Chapeau et Épave de M^{lle} Romaine, rue de la Chaussée d'Antin, 18. — Fleurs de M^{lle} May, 10, rue de Ballou, rue de la Harpe, 11. — Robe de soir. façon de M^{lle} Eglantine, rue Chivry, 7. — Georges, 4. — Mantel et lingeries de M^{lle} Colas, rue Vivienne, 7. — Robe de M^{lle} Wanda, de M^{lle} Sedille, rue de Richelieu, 103. — Echarpe de dentelles des Magasins Violard, rue de Choiseul, 2. — Parapluies et gilets de Bertheley, boulevard Montmartre, 18.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
MAGASINS A LA MODE. — LES PERLES (1^{re} partie),
par M. LOUIS LURINE. — CAUSERIES. — CHRONIQUE
THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



PARIS est abandonné par le monde élégant; la mode le veut ainsi, la mode... et les élections.

Bien heureuses sont les femmes habitant les bords de mer ou autres, car elles n'entendront pas discuter sur la nécessité de telle visite, de telle démarche!

il ne leur faudra pas prodiguer la fraîcheur d'une gracieuse capote de tulle au profit de la femme d'un électeur; nous disons capote de tulle, parce qu'en cette circonstance il ne saurait être question d'un chapeau à la Clarisse Harlowe; ce serait mode trop excentrique: il faut plaire, et non effrayer. — Donc, une capote de tulle ornée d'une branche de roses blanches de haie, — une robe de barège garnie de plusieurs volants bor-

dés de petits effilés, — ou bien encore une redingote de taffetas gris-écru glacé blanc, brodée devant au passé et au crochet, ou brodée de passementeries légères, — des bottines de la couleur de la robe, — un modeste mantelet de mousseline blanche brodé au crochet, voilà qui est simple, et qui peut constituer une *toilette électorale*.

A Bagnères et à Baden, c'est bien différent: un peu d'extraordinaire dans la mise ne messied pas, et l'on voit une jolie femme en chapeau de paille de riz à la Clarisse Harlowe, orné d'un saule d'herbes vertes mêlées d'une longue fleur blanche imitant assez la forme de l'herbe. — S'il fait très-chaud, elle portera une robe ouverte en mousseline brodée au crochet dont les devants seront garnis d'une petite dentelle; — son mantelet sera en mousseline unie garnie de dentelle, en taffetas blanc ou en taffetas rose bordé de volants découpés; enfin ce mantelet sera toujours très-élégant. — Les redingotes de taffetas blanc fermées par des grelots en perles, les robes de mousseline de soie à manches courtes avec canezous brodés et à petites manches sont encore très en faveur pour ces toilettes de matinée.

Le soir, les jours de bal, on pourrait se croire dans un salon d'hiver; car ce ne sont que guirlandes et robes de bal, sauf que les toilettes sont plus fraîches que riches: ainsi il y a beaucoup de robes de tulle rose ou blanc à trois et quatre jupes rattachées par des agrafes de fleurs, — des robes garnies de bouillonnés de tulle avec berthes bouillonnées ou à corsages drapés, et nœuds-page sur les épaules, — des robes de taffetas garnies de volants de crêpe découpés. Les jeunes person-

nes portent, et robes de tulle, et robes de tarlatane en tunique : quelques robes de tarlatane sont couvertes de petits plis espacés de la largeur des plis. La pelisse d'été est indispensable pour protéger contre la fraîcheur du soir; elle est très-simple: en taffetas bleu-Nemours ou vert vif, de ce vert qu'on appelle vert-pré, et froncée ou plissée à gros plis autour du cou; elle se garnit de petits volants en pareil découpés, de ruches plates ou de dentelle noire. Du reste, cette pelisse est fort en faveur ici même pour sortie de spectacle et promenade du soir au bois de Boulogne.

Si Paris est abandonné par une grande partie de ses habitants, il ne faut pas croire pour cela que ses magasins soient inoccupés; beaucoup d'étrangers profitent de la belle saison pour venir prendre leur part des plaisirs et des élégances de la grande ville: aussi fait-on tout autant de jolis chapeaux de tulle, de crêpe, de paille d'Italie, paille suisse, paille de riz, et des robes de toute façon. Chez madame Olmer (1), nous avons vu, pour une charmante étrangère, plusieurs jolies toilettes, dont nous citerons: — d'abord une robe de chambre, à dos froncé et ajusté et à peignoir devant, en taffetas tourterelle à petites lignes bleu clair et vif; les devants ornés de revers à dents arrondies, bordés d'un ruché de rubans bleu et tourterelle, et rattachés de distance en distance par des nœuds de ruban, les manches demi-longues, relevées en dedans par un nœud de ruban sur des sous-manches de mousseline claire, assez larges et froncées au poignet; — une robe de grenadine fond vert-pré à larges guirlandes vert plus foncé était ornée de cinq volants diminuant de hauteur progressivement, et bordés d'un très-petit effilé du vert des guirlandes; le corsage froncé, les manches demi-larges froncées au poignet; une ceinture de ruban des deux verts devait se nouer devant et laisser tomber de longs pans. — Il y avait aussi une redingote en taffetas gris-perdrix brodée devant en passementerie et fermée par des boutons de perles entourés de marcassite; le corsage de cette robe était juste, les manches justes du haut, ouvertes du bas sur une sous-manche de tulle bordée de dentelle. — On remarquait deux jolis mantelets: l'un en mousseline blanche unie doublé de soie rose et bordé derrière par deux rangs de belle dentelle; un seul rang garnissait les devants; — l'autre était en taffetas blanc garni d'un seul volant pareil découpé et d'une ruche plate découpée à la tête. — Une pelisse d'été plissée du haut était garnie de dentelle noire, et prouvait, comme le reste, le bon goût de madame Olmer.

LOMÉNIE DE V.

(1) Boulevard Montmartre, 4.

Détails du Dessin.

Capote de tulle et dentelle ornée de fleurs. Robe de taffetas à petits carreaux garnie de rubans. Bonnet de dentelle orné de fleurs. Fichu de mousseline brodée garni de dentelle. Robe de mousseline de soie garnie de volants ayant au bas une bande imprimée sur l'étoffe plus foncée.

MAGASINS EN RENOM.

Nous avons dit que les taffetas bleu-porcelaine, gris-blanc, gris tourterelle, gris-perdrix, vert de mer et vert-pré étaient fort à la mode, mais ce que nous n'avons pas dit et qu'il est nécessaires que nos lectrices sachent, c'est qu'on trouve toutes ces étoffes dans le magasin des Deux Pages, rue Vivienne, 44.

Ce magasin acquiert chaque jour de la vogue, vogue qu'il a du reste depuis long-temps par le soin qu'il a de recevoir toujours les nuances de soie les plus à la mode. Il est aussi renommé pour la confection des mantelets, visites et pelisses d'été. Ces mantelets Marie-Antoinette sont à grands succès, et, en notre qualité de journal de mode, nous devons à la vérité de les mentionner.

Il est maintenant nécessaire de porter les bottines de même couleur que les robes de soie. C'est au Dahlia, rue de la Chaussée-d'Antin, 24, que toutes nos élégantes s'adressent pour ce genre de chaussure; c'est encore dans ce magasin que se font les plus jolies mules, devenues indispensables à présent avec les robes de chambre du matin. Pour les toilettes de dîner on porte les souliers de taffetas ou de peau très-souple, qui ne se trouvent nulle part dans les conditions de la mode mieux que dans ce magasin.

LES PERLES.

I.

Une nuit d'hiver, je ne sais plus dans quelle année du dix-huitième siècle, il se passa en Norvège une singulière et terrible aventure.

Un jeune homme de vingt-cinq ans environ, un riche voyageur, égaré sans doute, frappa violemment à la porte d'un chalet au milieu des montagnes qui avoisinent la ville de Christiania: la porte hospitalière s'ouvrit aussitôt devant lui; on se hâta de l'introduire dans la chambre commune de cette pauvre maison; on le supplia de s'asseoir sur des peaux de chamois autour d'un foyer qui ne contenait que des cendres à peine chaudes: le voyageur, qui tremblait de froid, fit semblant de se chauffer.

La misérable habitation dont je parle appartenait à un paysan nommé Cédric; le malheureux Norvégien ne possédait guère que deux trésors dans le monde : un bon fusil qui l'aidait à vivre, et une honnête fille qui devait pieusement l'aider à mourir.

Le voyageur demanda à Cédric, les yeux fixés sur une jeune femme dont il admirait à coup sûr les grâces naturelles et la beauté merveilleuse :

« Êtes-vous le père ou le mari de cette jolie personne ? »

— Je suis le père de Wilhelmine, répondit le paysan; ma fille a vingt-cinq ans, monsieur, et si elle n'a point, à un pareil âge, un excellent mari qui l'adore, c'est qu'elle n'a voulu aimer et servir que moi seul après Dieu ! »

Cédric embrassa la belle enfant. — Quoiqu'il eût bien froid encore, le voyageur regretta peut-être de ne pouvoir à son tour baiser la joue de Wilhelmine; l'on eût dit en ce moment que la jeune fille devinait, par le cœur, la douce et galante pensée de son hôte. elle baissa les yeux avec une pudeur sans pareille, à la façon d'une innocente qui vient de recevoir un baiser.

« Je gèle!... murmura le voyageur en s'abritant de son mieux dans son vaste manteau de voyage.

— Wilhelmine! s'écria le vieux Norvégien, du feu, un grand feu à l'intention de notre jeune visiteur!... un véritable feu de joie, Wilhelmine... hélas! une fois n'est pas coutume! »

Wilhelmine s'empressa d'obéir à son père : le foyer s'illumina bientôt aux flammes pétillantes d'un énorme fagot de sapin, et le voyageur transi cessa de faire semblant de se chauffer. — Chose étrange! le feu produisit un singulier effet sur la jeune fille : à son tour elle se mit à trembler en regardant l'étranger, qui ne tremblait plus; à vrai dire, je ne sais pas encore si elle tremblait d'émotion, de terreur ou de froid.

« Monsieur, reprit le paysan, soyez le bienvenu sous le toit de notre humble maison; vous allez vous y trouver fort mal sans doute... Jusqu'à demain... toute une nuit... c'est si long!... »

— Rassurez-vous, mon ami, répliqua le voyageur; je n'ai pas toujours porté sur ma personne les apparences du bonheur et de la fortune; j'ai veillé bien des fois durant l'orage tout près d'un foyer qui ne valait pas le vôtre!...

— Puisqu'il en est ainsi, chauffons-nous de plus belle, monsieur... Wilhelmine, encore un fagot! »

La jeune fille se leva bien vite, et la flamme pétillante lança un bouquet d'étincelles.

Le voyageur demanda à boire.

« Nous n'avons que de l'eau claire, répondit Cédric.

— Je vous assure, mon ami, que j'en ai bu très-souvent qui n'était pas claire du tout... Donnez-moi de l'eau ? »

— Monsieur, vous plaît-il de manger après boire ?

— Volontiers.

— Seulement, je vous en avertis, monsieur, nous n'avons que des châtaignes à vous offrir.

— Grand merci de votre offre, mon ami; j'ai accepté plus d'un repas qui valait moins que celui que vous m'offrez : donnez-moi des châtaignes, je les payerai cher, je vous le jure... c'est-à-dire ce qu'elles doivent coûter à un homme qui est bien près de mourir de faim. »

On servit sur un escabeau un grand plat de châtaignes bouillies; jugez de la surprise, de la stupéfaction de Cédric et de Wilhelmine : au fur et à mesure qu'il mangeait, avec un appétit digne d'un meilleur souper, le voyageur laissait tomber dans le plat, une à une et d'une façon vraiment royale, je ne sais combien de perles blanches, qui étaient, ma foi, de véritables perles fines !

Cédric se leva soudain en tressaillant, pâle à force de convoitise et de plaisir, les regards et le cœur fixés sur le trésor qui avait remplacé pour lui quelques misérables châtaignes; au même instant Wilhelmine essaya de s'élancer vers le prodigue voyageur, mais le courage lui manqua sans doute : elle retomba sur son siège, et deux grosses larmes, — deux perles aussi, — s'échappèrent des beaux yeux de la jeune fille.

Pourquoi pleurait-elle ? — Eh! mon Dieu, tout simplement parce qu'il lui semblait reconnaître, à travers les illusions et les souvenirs de sa première jeunesse, le mystérieux, le bel enchanteur qui payait avec des perles le prix d'un mauvais gîte et d'un mauvais souper.

« Mon hôte... balbutia le vieux Norvégien, qui donc êtes-vous?... Un marchand millionnaire, un grand seigneur, un prince déguisé, un monarque, un bandit ou un sorcier ? »

— Je ne suis qu'un paysan de Norvège, un rustre parvenu, et je me nomme Christian, voilà tout. »

A ce nom de Christian Wilhelmine essaya, une fois encore, de s'élancer dans les bras de son hôte; mais un geste impérieux du voyageur lui ordonna de se contenir et de se taire : la jeune fille se contenta de l'embrasser de loin, par la pensée, par le désir, en l'inondant tour à tour des reproches et des caresses de son regard.

Le visiteur continua de parler ainsi en ayant l'air de n'adresser la parole qu'à Cédric :

« Il y a huit ans je vivais, ou plutôt je me sentais mourir dans le village d'Aggesderf, de l'autre côté de la montagne; à cette époque triste et heureuse je n'étais encore, je vous le répète, qu'un rustre, un paysan, un misérable; le pâtre Christian gardait les troupeaux de tout le monde, et il les gardait si mal, si mal, que ces pauvres bêtes servaient souvent de pâture aux loups du voisinage.

» Vous le dirai-je, ô mes nouveaux amis ! parfois, au milieu des rêves de mon imagination malade, il me prenait une bien audacieuse pensée : lorsqu'il me plaisait de courir dans la campagne pour contempler, dans les moindres détails de leur tâche céleste, le travail mystérieux de la chaleur et de la lumière, je m'avisais de vouloir connaître, approfondir ou deviner le secret impénétrable de ce puissant artiste, de ce magicien infaillible que l'on appelle le soleil ; oui, je m'en allais çà et là, par monts et par vaux, m'efforçant de fixer les yeux à la façon des aigles sur ce corps éternel, sur cette face éblouissante qui réchauffe et vivifie le monde. Le soleil me châtia de ma curiosité, de ma sottise, de mon orgueil : j'osai le regarder et le braver, si long-temps et si bien, qu'un voile invisible tomba tout à coup sur mes yeux ; une main de feu s'appesantit sur mes paupières ; je cessai de voir comme par un horrible enchantement, et, durant huit jours, les clartés du ciel et de la terre ne furent pour moi que les souvenirs d'un aveugle.

» En renaissant à la vie extérieure, c'est-à-dire à la lumière de ce soleil qui est le grand éclaireur de la lanterne magique du monde, je ne songeai plus à surprendre le secret des splendeurs célestes. Je me condamnai à ne voir, à ne contempler que les beautés charmantes qui brillent sur la terre : ce fut ainsi qu'en admirant des fleurs, je devins un véritable botaniste, et je rassemblai, sans m'en douter, quelques herbiers qui composaient une sorte de flore norvégienne ; ce fut ainsi qu'en adorant d'autres fleurs, des fleurs plus belles encore, les jeunes filles de tous les villages de la montagne, je devins amoureux d'une jolie enfant qui m'aimait, j'en suis sûr, et que j'ai toujours aimée !... Elle se nommait, je crois... attendez un peu... je n'ai oublié que son nom... elle se nommait comme votre fille, Cédric... Oui, oui, je m'en souviens, elle se nommait Wilhelmine !

» Le plus doux avantage de l'amour sur le mariage, c'est de n'avoir besoin ni du travail, ni de la fortune, pour être véritablement heureux ; l'amour ne demande pour vivre que de la jeunesse et des espérances : Wilhelmine et moi nous avions dix-huit ans à peine, et je vous laisse à deviner si nous étions riches en illusions, en serments et en caresses !

» En épousant Wilhelmine, je n'aurais toujours été qu'un pauvre diable fort à plaindre et j'aurais bien souffert de la pauvreté de ma femme : dans l'intérêt de notre amour et de notre avenir, je résolus de voyager, de m'instruire, de courir le monde ; vingt fois, en disant adieu à Wilhelmine, je faillis céder à la voix de ma conscience amoureuse qui me criait sans cesse : marche ! marche !... et j'eus l'étrange désir de jeter mon bâton de pasteur dans les bruyères du village, pour

m'en aller de ville en ville à la recherche du travail, de l'industrie et de la richesse.

» Mais, hélas ! je vous le demande, le moyen de tenter la fortune sans lui offrir l'appât d'un enjeu ? le moyen de s'enrichir avec l'aide de la misère ? le moyen de gagner quelque chose avec rien ?... Ce fut Wilhelmine elle-même qui vint au secours de mon ignorance et de mon malheur ; voici comment :

» — Ami ! me dit-elle un soir à l'heure de notre mystérieux rendez-vous de chaque soir, tu veux quitter le village, tu veux quitter Wilhelmine, et, quoique je pleure à la seule pensée de ton départ, il me paraît que tu as raison de vouloir partir ; je pense comme toi, Christian : tu n'as rien appris et tu sais beaucoup de choses, parce que tu les as devinées ; aux yeux de tout le monde tu n'es qu'un méchant pâtre qui garde bien mal ses troupeaux, à mes yeux seulement, parce que je t'aime, tu es un savant, un homme de génie, un oracle, un dieu !... Ami, nous sommes pauvres, très-pauvres, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! il faut que ton intelligence vienne à bout de notre commune pauvreté : pour être heureux, Christian, il ne nous suffit pas d'avoir de l'amour et de la jeunesse, de vivre ainsi, à la grâce de Dieu, au jour le jour... Christian, tu partiras la nuit prochaine, tu travailleras, tu m'aimeras surtout, et je t'attendrai !

» J'embrassai Wilhelmine.

» — Tiens, me dit la jeune fille en me montrant une boîte rouge, voilà tes provisions de voyage !

» — Qu'est-ce que c'est que ça ? lui demandai-je d'une voix tremblante.

» — Ça, me répondit-elle en souriant, c'est un trésor !... regarde.

» Wilhelmine ouvrit aussitôt la boîte rouge, et je vis tomber dans les mains de la jeune fille, à ma grande inquiétude, à ma grande frayeur, un collier de petites perles blanches.

» J'interrogeai Wilhelmine, sans mot dire, avec toute la surprise, avec toute la curiosité de mes regards, qui l'accusaient peut-être...

» — Ces perles sont à moi ! me répondit mon amoureuse en se parant du joli collier ; elles sont bien à moi et je te les donne.

» — Mais qui donc vous les a données ! Wilhelmine ?

» — Ma sœur de lait, une riche et noble demoiselle qui demeure dans un palais de Christiania : elle a daigné penser en se mariant à la dot d'une pauvre paysanne à marier ; elle m'a recommandé, je ne sais pourquoi, de n'en rien dire à personne, excepté à l'amoureux que j'épouserai, je l'imagine... J'ai tenu ma promesse, et je n'ai parlé d'un pareil présent qu'à toi seul qui m'épouseras, je l'espère !... Ainsi, monsieur mon mari, acceptez sans rougir le petit trésor que je vous offre... entre nous ce n'est qu'une nouvelle avance... Je vous ai donné mon bien le plus précieux, mon

amour, ma sagesse... Il ne s'agit plus aujourd'hui que de la dot de votre femme !

» La jeune fille détacha le collier qu'elle avait mis à son cou pour en faire un essai charmant ; j'acceptai les perles de Wilhelmine, et je lui dis en pleurant de reconnaissance et de joie :

« — Chère enfant, je vais semer çà et là ce que tu me donnes, ce que tu me prêtes, pour en recueillir un jour le bien-être, la richesse et le repos de notre vie tout entière. Adieu, Wilhelmine !... ton dévouement fécondera mon intelligence et mon travail, ton amour me portera bonheur... Je serai riche... je viendrai te parer, te couvrir des plus belles perles du monde, et je t'aimerai toujours... attends-moi ! »

» Wilhelmine ouvrit encore la boîte rouge, elle baisa les perles une à une, comme si elle eût voulu les bénir au souffle amoureux de ses baisers !

» La nuit suivante je quittai en courant le simple et délicieux village d'Aggesderf ; un bijoutier de la ville me compta une somme assez considérable en échange du collier de Wilhelmine, dont je ne conservai que la boîte rouge pour y placer tôt ou tard d'autres perles blanches.

» Quinze jours après mon départ d'Aggesderf, j'étais en Suède, dans une hôtellerie de Stockholm : j'endossai des habits qui me donnaient les apparences d'un jeune étudiant d'Allemagne ; j'achetai des livres qui devaient me donner de l'instruction et de l'esprit ; je consultai à grands frais les précepteurs et les savants. Jugez de mon orgueil : au bout de quelques mois d'étude, je savais lire, je savais écrire !... Je pouvais dès ce moment dérober le secret des sciences aux chefs-d'œuvre du genre humain ; je pouvais exprimer avec une plume, avec un chiffon de papier, les sentiments et les idées qui se pressaient dans ma tête et dans mon cœur ; encore une fois, jugez de mon orgueil : je savais lire, je savais écrire !... Avec cela, mon Dieu, je me croyais capable de conquérir et de gouverner le monde !

» Le réveil a toujours gâté les plus beaux rêves : je rêvai bien long-temps de ma gloire, de ma richesse futures, et la misère me réveilla.

» Ce que j'avais appris me fit deviner aisément que je ne savais rien ; un peu de science me servit à sentir plus cruellement encore les blessures et la honte de la pauvreté : je me retrouvai pauvre, aussi pauvre que je l'avais été dans mon village, avec une intelligence nouvelle qui m'aidait encore mieux à rougir de la misère.

» Je pensai à Wilhelmine et je consentis à souffrir en travaillant par amour pour elle ; le collier de perles, que j'avais égréné sur ma route, m'empêchait de dormir : je me promis de le retrouver tout entier à force de patience, de résignation et d'amour ; le père d'Aggesderf reprit à peu près

son métier d'autrefois : il avait servi des troupeaux, il commença à servir des hommes... »

...Le bruit du vent, qui s'engouffrait dans les massifs de la montagne, interrompit un instant le récit de notre jeune voyageur. Christian profita, bon gré mal gré, de l'interruption de la tempête pour se remettre à boire et à manger : il but de l'eau, il mangea des châtaignes, et cette fois encore, au fur et à mesure qu'il les mangeait, en contemplant Wilhelmine, il laissait tomber dans le plat des grains précieux d'un chapelet de perles fines.

Un éclair de joie, une joie féroce, passa dans les yeux de Cédric, le Norvégien se leva précipitamment pour courir à la porte de la chaumière : il parut écouter, l'oreille collée au trou de la serrure, ces voix confuses, ces voix mystérieuses qui pleurent si tristement dans la tempête ; il revint ensuite auprès de sa fille, auprès du voyageur : il était pâle, tremblant, hors de lui ; il s'assit lourdement, écrasé peut-être par le poids d'une horrible pensée.

« Monsieur, demanda-t-il à son hôte avec une hardiesse fort étrange, avez-vous encore beaucoup de ces jolies petites perles ?

— Je n'en ai plus une seule à vous donner, lui répondit le jeune homme ; il ne me reste que le collier de mon amoureuse, le beau collier de Wilhelmine. »

Christian tira de sa poche une boîte rouge qu'il ouvrit tout doucement, avec un soin extrême, et cette boîte, usée par le frottement, renfermait un collier admirable, des perles qui n'auraient pas trouvé leurs pareilles dans les plus brillantes pêcheries de l'océan Indien.

A la vue de ce collier magnifique, je ne sais pas trop si Wilhelmine essaya de remercier l'ancien père du village d'Aggesderf ; mais enfin elle s'agenouilla devant lui, les mains jointes, les yeux tournés vers le ciel, et, lorsque Cédric lui dit en la relevant :

« Que fais-tu donc, Wilhelmine ? »

La jeune fille lui répondit à voix basse :

« Le temps est épouvantable, mon père, et je prie Dieu pour les voyageurs. »

Elle voulait dire : pour les voyageurs amoureux !

Il y eut un moment de silence dans la chaumière. Au dehors l'ouragan continuait d'arracher des cris de douleur à tous les arbres de la montagne.

« Avec un trésor de cette espèce, murmura le vieux Norvégien en montrant le collier de perles, il n'est pas sage de voyager la nuit sans précaution et sans guide ; du moins vous portez des armes, je l'espère ? »

— Non, répliqua Christian, je voyage sous la garde de Dieu et de l'hospitalité norvégienne !... Non, je n'ai point de peur, Cédric. Et pourtant

j'ai là dans mon portefeuille beaucoup mieux qu'un misérable collier de perles.

— Mieux encore?... Et qu'est-ce donc? s'écria le paysan.

— Un secret, une merveille, un monde! attendez...

Par un mouvement involontaire sans doute, Cédric porta la main sur son couteau de chasse et Wilhelmine toucha du bout du doigt le manche d'une cognée; il n'en était rien peut-être... mais l'on eût dit vraiment que l'un songeait à frapper le voyageur, et que l'autre pensait à le défendre.

Christian ne s'aperçut ni du geste du père, ni du geste de la fille; il remit la boîte rouge dans sa poche, et il continua son histoire, qui était l'odyssée de son intelligence et de son travail.

II.

« Obligé par les mauvais conseils de la soif et de la faim, reprit Christian, à me mettre aux gages des heureux de la terre, je voulus, du moins, que la servitude rapportât à l'esclave autre chose que de l'ingratitude et de l'argent: j'entrevois, à la distance qui sépare celui qui obéit et celui qui commande, un moyen infailible de conquérir la fortune et la liberté, en apprenant de mes supérieurs eux-mêmes le grand art de réussir dans le monde.

» Je m'ingéniai, dès ce moment, à découvrir dans l'état, dans l'habileté, dans le talent des riches que j'étais condamné à servir, un secret indice de ce que devais tenter, de ce que je devais faire, pour m'éclairer et pour m'enrichir. Ma véritable vocation était encore un mystère qu'il me fallait deviner, au plus vite, un problème qu'il s'agissait de résoudre, en interrogeant l'esprit et la profession de mes maîtres: à leurs yeux, je n'étais qu'un valet qui les servait à merveille; à mes propres yeux, j'étais un élève assidu, à l'école de l'intelligence et du bonheur!

» A Stockholm, je devins tour à tour le domestique d'un gros marchand, d'un poète, d'un homme d'état et d'un médecin: en cherchant à modeler ma conduite, mes projets, mes études, ma vie tout entière, sur le salubre exemple de mes maîtres, je me demandai bien des fois, à chaque étape de mon triste voyage, sur une banquette d'antichambre: suis-je né pour le commerce, pour la poésie, pour la politique, ou pour la médecine?...

» Le marchand dont je parle se levait tôt et se couchait tard; sa femme était son premier commis; ses enfants lui servaient de courtauds de boutique; il était avare, sous le prétexte d'avoir de l'ordre et de l'économie; il haïssait les pauvres, parce qu'il n'avait pas toujours été riche; il avait horreur du plaisir, comme d'un luxe qui coûtait quelque chose; il se brouillait volontiers avec ses amis, afin, disait-il, de n'avoir pas de débiteurs; il n'était prodigue que de ses maximes et de ses

avis: il donnait à chacun, au premier venu, mille conseils pour lui enseigner à vivre, en lui refusant un florin pour l'empêcher de mourir; du reste, il excellait à vendre, à usure; il volait à juste prix... le commerçant me dégoûta du commerce.

» Le poète composait des stances magnifiques: il chantait admirablement les dieux... Mais il médisait horriblement de tous les hommes. Il était de flamme pour les déesses et pour les anges... Mais il était de glace pour sa femme et pour ses enfants. En vers, il ne se nourrissait que de nectar et d'ambrosie: en prose, il se nourrissait des vins les plus exquis et des mets les plus substantiels. Là-haut, il ne voyageait guère que dans un beau nuage: ici-bas, il se laissait conduire dans une superbe voiture. Dans ses chefs-d'œuvre, il ressemblait à un ruisseau qui coule tout doucement sur le sable: dans la vie réelle du grand homme, le ruisseau limpide était ridé par le vent et gâté par un peu de vase. Dans ses paroles, il ne voulait que de la gloire: dans sa pensée, il ne cherchait que de l'argent. Il adorait tout le monde dans le ciel... Mais il n'aimait personne sur la terre; enfin, il n'y avait de poétique, chez lui, que ses poèmes... le poète me dégoûta de la poésie.

» L'homme d'état avait toutes les apparences d'un profond personnage: il était grave, sérieux, taciturne, et souvent fort triste. Chose étrange! mon maître, qui était excellent pour sa famille, pour ses amis, pour ses valets, pour le chien même du logis, s'était fait une réputation affreuse dans la ville de Stockholm et par toute la Suède; la raison en était bien simple: dans le fonctionnaire dont il s'agit, l'homme privé valait beaucoup mieux que l'homme public. Il s'apitoyait aisément sur chaque infortune individuelle qui se plaignait à voix basse... Mais il n'avait nulle pitié apparente pour les misères du peuple qui osait se plaindre à haute voix; il jetait une aumône au premier vagabond, au premier mendiant qu'il rencontrait dans la rue... Mais il signait des règlements terribles contre le vagabondage et la mendicité; dans son ménage, il n'avait pas le moindre fiel: dans son cabinet, il avait des haines implacables et des colères ardentes; une lancette lui faisait peur: il se trouvait mal à la piqûre d'une saignée... Mais il voyait sans crainte se dresser un échafaud, et le sang de ses ennemis ne lui inspirait aucune frayeur; dans la vie intime, il était simple, modeste et accessible: dans la vie officielle, il était présomptueux, hautain et inabordable; horrible lutte entre un homme qui est bon et un homme qui a besoin d'être méchant!... le ministre me dégoûta de la politique.

» Le médecin était un cruel et plaisant original: il ne voyait dans chaque infirmité de sa clientèle, qu'une occasion heureuse de servir,

non pas les intérêts de sa fortune, non pas les intérêts de l'humanité, mais les intérêts de la science; il ne se trouvait à merveille qu'au chevet d'un moribond, et il regrettait que la ville tout entière ne fût pas une vaste infirmerie. La souffrance du malade n'était rien à ses yeux : il ne cherchait, dans un client, que l'étude nouvelle d'une maladie et l'expérience d'un nouveau remède; comme il était riche, il ne réclamait jamais d'honoraires : il se payait, tout simplement, sur la personne des morts qu'il avait faits ou des mourants qu'il était en train de faire. Je me disais tous les jours, dans la maison du docteur : Puisque la faculté a besoin de tuer les gens pour apprendre quelque chose, c'est que la faculté ne doit encore rien savoir... le médecin me dégoûta de la médecine.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LOUIS LURINE.

Causeries.

* On s'est trompé sur la destination du monument que M. Liszt fait bâtir en ce moment au boulevard Montparnasse.

Il ne s'agit pas d'une école de piano, mais d'un hôtel des invalides pour les pianistes.

Les vieux pianistes, sur la fin de leurs jours, étaient réduits à jouer de la clarinette.

Après trente ans de concerts, de morceaux variés, de valse, de bravoure, il leur restait à peine de quoi acheter un caniche et une clarinette.

M. Liszt a voulu leur épargner cette humiliation.

Après soixante ans tous les pianistes qui auront servi dans les concerts français trouveront un abri à l'hôtel des invalides du Montparnasse.

Ils auront un uniforme qui empêchera de les confondre avec les autres invalides.

L'hôtel sera, du reste, organisé militairement.

J'ai vu, dans l'établissement de M. Cavé le mécanicien, la marmite des nouveaux invalides. On compte l'installer avant deux mois. M. Liszt ira goûter en grande cérémonie la soupe des vieux pianistes.

On procédera avec le plus grand éclat à l'inauguration de l'hôtel.

Cette inauguration devait avoir lieu le mois prochain; mais elle sera retardée, attendu que les ouvriers n'ont pas eu le temps de dorer le dôme.

Chaque invalide aura sa cellule, son piano et son petit jardin.

Plus généreux que l'Etat, M. Liszt assure à ses pensionnaires le feu, la chandelle, le lit, la mélodie et le tabac. Il passe à chaque invalide dix centimes de tabac par jour, à priser ou à fumer, à leur choix.

Il y aura une chapelle dans laquelle seront suspendus tous les sabres d'honneur remportés par M. Liszt.

Une fois par mois, il viendra passer en revue tous ces vieux braves mutilés dans vingt concerts.

C'est parmi eux qu'il se retirera lorsqu'il sera las de sa gloire et de ses triomphes.

C'est dans les souterrains de l'hôtel qu'on élèvera son tombeau, sur les rives de la Seine, au milieu de ce peuple français qu'il a tant aimé.

M. Marochetti est déjà chargé de faire la statue équestre.

Les provinciaux qui viendront visiter cette noble création ne perdront pas leur temps; ils y verront, entre

autres merveilles, le pianiste à mains d'argent, et le pianiste à tête de bois, comme dans l'autre hôtel des Invalides.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

GYMNASE-DRAMATIQUE. — *Les Quatre Reines*. — Le baron de Castelnau s'est attiré l'inimitié de Catherine de Médicis, et chacun sait où cette inimitié peut conduire; elle a conduit le baron à l'étranger, en attendant mieux.

Mais le baron aime, il aime Aloyse, une demoiselle d'honneur, et que ne peut braver un véritable amour!

Il revient à Paris caché sous l'habit d'un commis marchand et pénètre jusqu'à la cour de la terrible reine.

Sur ces entrefaites trois jeunes reines, trois fiancées qui attendent leurs époux, voient le jeune commis, soupçonnent qu'il n'est pas ce qu'il paraît être, et qu'il est pour Marie Stuart, François II, roi de France; pour Elisabeth, le roi d'Espagne; et pour Marguerite de Valois, Henri, roi de Navarre.

Chacune d'elles lui fait donc bon accueil, lui sourit, l'encourage et lui donne quelque objet; celle-ci un bracelet, celle-là un médaillon, cette autre une bague.

Mais un certain marquis de Pongibaut, qui a hérité des biens confisqués de Castelnau, et qui doit aussi s'emparer de la main de son Aloyse bien-aimée, soupçonne quelque mystérieuse intrigue et prévient Catherine.

C'est alors que s'établit entre la mère et les filles une lutte d'adresse, une guerre de ruses, où finalement la plus savante en l'art de feindre est vaincue par le trio féminin, qui a pour soi le nombre et la jeunesse.

Castelnau peut enfin dire tout haut son nom, prouver son dévouement à la reine-mère, et recevoir pour récompense, avec la restitution de ses biens, une place à la cour et la main de sa chère Aloyse.

Quant aux trois reines (la quatrième ne songe guère à l'amour) elles oublieront qu'un instant Castelnau eut le don de leur plaire, en faisant connaissance avec ceux qui n'ont été jusqu'ici que leurs maris *in partibus*.

Cette pièce incidentée, de MM. Paulin et Laurencin, a réussi. Klein, Deschamps, Landrol ont parfaitement secondé les trois jolies reines, mesdemoiselles Melcy, Marthe et Koelher. Madame Lambquin est une imposante Catherine et mademoiselle Désiré une adorable petite Aloyse.

PALAIS-ROYAL. — *La Garde-Malade*. — Madame veuve Jamaïque est une femme d'âge qui a bon appétit; de sa profession, elle est garde-malade. Quant à son portrait, c'est étonnant comme elle ressemble à Grassot du Palais-Royal.

Pour le moment, madame Jamaïque garde le neveu de M. Verluissant, fabricant de pâtes d'Italie à Auxerre. (En Italie on fait des pâtes d'Auxerre.)

La vieille garde-malade songe à son défunt second mari lorsque le jeune Sandomir, qui passe pour être cataleptique, se lève tout à coup et se précipite vers le succulent souper de la Jamaïque.

Il faut savoir que Sandomir feint d'être malade pour rester à Paris près de la gentille Crinoline qu'il aime, et que le malheureux meurt d'amour et de faim.

Tout à coup, ô bonheur! Crinoline pénètre jusque dans la maison de son amant pour remplacer la garde; mais, ô malheur! Sandomir, trompé par un rival qui prend son bonnet de nuit et sa robe de chambre, s'éloigne au moment même où arrive Crinoline.

Quand il s'aperçoit qu'il a été joué, il rêve une vengeance exemplaire. Un médecin frileux vient la lui fournir.

Cette vengeance, c'est une pile galvanique propre aux cataleptiques. Le prétendu malade reçoit cette pile en plein torse avec accompagnement de coups de lardoire. Après quoi on se marie.

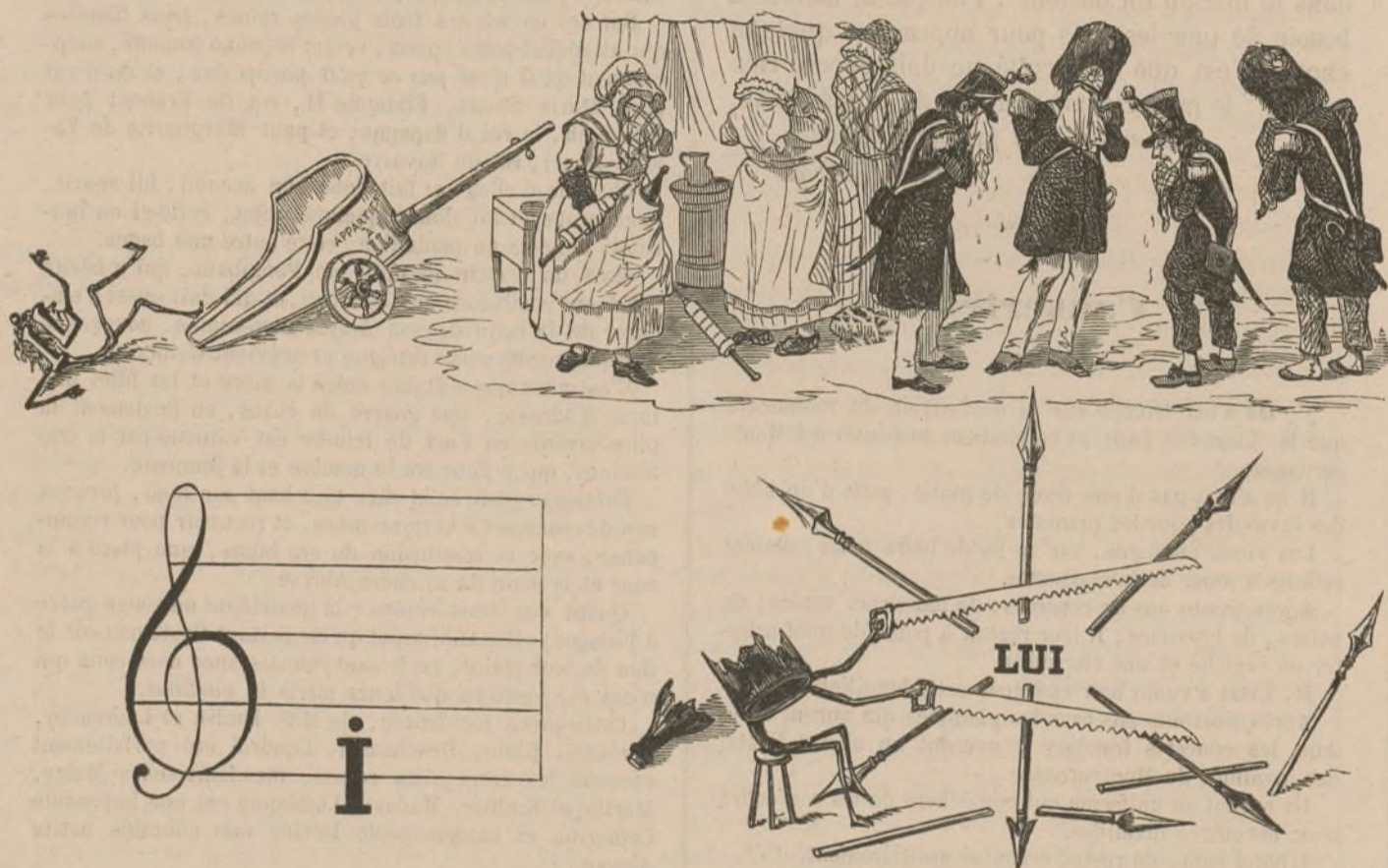
Cette pochade inénarrable de MM. Paul de Kock et Boyer a fait rire aux éclats : il est inutile de dire que Grassot jouait le principal rôle. Quand on rit, Grassot est toujours là.

* Au Vaudeville on s'occupe activement d'un *Werther*, dans lequel madame Albert doit remplir le rôle de Charlotte. Il paraît que ce drame n'est point, comme on pourrait le croire, une mise en scène du roman de Goethe, mais plutôt une continuation de ce roman. Les auteurs ont eu l'heureuse hardiesse de poursuivre, dans une action pathétique, la donnée et les caractères inventés par l'écrivain allemand. Le rôle d'Hélène, création très-im-

portante qui n'appartient cependant pas au roman, sera rempli par la gracieuse madame Doche.

* *Les Fleurs animées*, cette charmante composition de MM. Taxile Delord et Grandville, veut être traduite sur presque tous les théâtres. Nous avons dit que le théâtre des Folies-Dramatiques prépare sur ce sujet une féerie de MM. Cormon et Granger : cet ouvrage sera intitulé *les Amours d'une rose*. Un autre théâtre répète une féerie en trois actes, inspirée par le même sujet, sous le titre de *la Reine des fleurs*. Enfin il est question d'une autre pièce sur le même sujet au théâtre Beaumarchais.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

La France sous PI rat, près le même en toue, 46 en faon, Nord oncle, MÈME buté, lame aime pensée.
(La France soupire après le moment où ses enfants n'auront que le même but et la même pensée.)

Mantelets, Visites, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

Passementerie pour nouveautés et ameublements. BERTHELEY, rue Saint-Denis, 214, et boulevard Montmartre, 48.

Chaussures d'hommes. BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

Épilatoire perfectionné. Cette Composition, recherchée de beaucoup de monde, jouit d'une immense réputation; elle fait disparaître à l'instant même le poil ou duvet du visage et des bras sans laisser de traces ni causer à la peau la moindre altération. — Chez madame J. Albert, rue Choiseul, 4.

Confection de Robes M^{me} V^e INGER, née OLMER, boulevard Montmartre, 4.

Modes. M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

Broderies, lingeries, modes, turbans, coiffeaux, layettes, corbeilles de mariage. — Expédition pour la province et l'étranger. — Maison Manigot, faubourg Montmartre, 36.

Château-Rouge. Grandes fêtes les jeudis et les dimanches. Orchestre de 70 musiciens, — illuminations, — ballons, — jeux de toutes sortes, — feu d'artifice, etc., etc. Le *Château-Rouge* est le jardin à la mode; c'est le rendez-vous de tous les amis de la danse et de la gaieté.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.